Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 40

Artikel: "Jean-Louis aux frontières"
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214188

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

aux cadres-lits de l'équipage. En dehors du bastingage, les grosses ancres suspendues à leur moufles ; sous le beaupré, l'emblème du bateau : un aigle aux ailes déployées[1],

Les bateliers sont en train de placer les tentes en toile qui doivent abriter les voyageurs sur le pont des Ie et IIes. Un quart d'heure avant le départ, la cloche appelle trois fois les voyageurs, à cinq minutes d'intervalle ; la troisième a sonné ; nous allons partir. Le bateau siffle, on retire la passerelle ; nous sortons par l'étroite porte du port. La bise s'est levée, nous défilons devant les riantes campagnes de la côte suisse, nous ne touchons pas Versoix ; ceux qui s'y rendent prennent une voiture, partant, chaque jour, de la place Bel-Air et allant jusqu'à Rolle. Mais la bise augmente et secoue violemment les tentes, au risque de les arracher. Le capitaine nous dit que cela retarde la marche du bateau ; on les enlève en décrochant les côtés, puis la tente est ramenée en arrière contre le mât. Pendant cette manœuvre, les passagers assis sur les côtés sont obligés de se baisser et de tenir leur chapeau. Les vagues se brisent contre l'avant et éclaboussent le pont des deuxièmes. Les passagers vont se mettre à l'abri au salon. Par une porte ouverte sur la machine, nous apercevons le mécanicien Hock, une vieille connaissance, qui nous fait voir les machines reluisantes dont il est fier. Les machines de l'*Aigle* ont ceci de particulier que les pistons n'agissent pas directement sur l'arbre des roues. La machine est à deux cylindres verticaux ; les tête de pistons agissent sur de grands balanciers dont l'autre extrémité actionne l'arbre des roues. On peut marcher avec un seul cylindre, en cas d'accident à la machine. La marche de ces machines qui développent une force de 480 chevaux est d'une douceur remarquable ; on ne sent aucune trépidation, comme celle qui se produit sur d'autres vapeurs. Le mécanicien nous explique leur fonctionnement avec un fort accent anglais ; notre mécanicien, qui est très corpulent, figure énergique, belle santé, figure rasée à l'anglaise, est venu d'Angleterre avec les machines ; il est resté à bord de l'*Aigle* pendant bien des années. Nous l'invitons à prendre une bouteille de la Côte et il nous raconte l'histoire de l'*Aigle* et des tempêtes qu'il a subies[2].

(A suivre.)

[1] L'*Helvétie* avait comme emblème un ancien soldat suisse avec béret, le *Léman I*, une naïade, et *Guillaume Tell I*, le buste de Guillaume Tell.

[2] Après la construction de l'*Aigle II*, le bateau fut baptisé *Simplon ;* il faisait surtout le service Genève-Bouveret. Sa coque ne présentant plus assez de garanties de solidité, il fut transformé en ponton, portant les bureaux de la Compagnie au Jardin Anglais où il est encore aujourd'hui.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

31

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

Pourtant, pauvre couplet, je ne t'en veux pas, tu ne songeais point au mal ; il est bon de boire, il est bon de chanter ; la joie élargit le cœur. Sous la treille, au bruit des flacons, c'est au grave, à l'austère de se retirer, et tu arrives alors, porté sur les ailes de la gaieté et de la folie.

Est-ce ta faute si quelques refrains échappés de dessous ce feuillage vinrent frapper l'oreille d'un jeune enfant qui gravissait la côte en compagnie de son oncle ?

Nous nous retournâmes. Mon oncle Tom, bien que pour son compte il s'abstînt de boire du vin, aimait à voir les bonnes gens oublier, autour de quelques verres, les soucis et les travaux de la semaine. Il n'était pas dans ses habitudes de partager ces banquets, mais il se récréait à les considérer ; la gaieté en arrivait jusqu'à lui, et ses traits s'animaient d'un bienveillant sourire.

Aussi le dimanche soir, je me promenais sur ses pas, non point aux lieux publics, non point aux solitudes écartées, mais autour de ces treilles qui, aux environs de la ville, ombragent les familles du petit peuple.

* * *

Maintenant, j'y vais encore ; parfois j'y figure, soit parce que je suis resté petit peuple, soit parce que mon art m'y conduit.

Voilà deux choses nouvelles que je vous apprends, lecteur, l'une vous cause une impression désagréable, qui que vous soyez ; l'autre vous surprend, si toutefois, de ce que vous avez lu jusqu'ici de mon histoire, vous n'avez pas conclu déjà qu'Ostade et Teniers devaient m'attirer à eux plus que Grotius et Puffendorf. Mais je divise ces deux assertions pour en causer à part.

* * *

Avez-vous oublié ce bourgeon qui est dans votre tête comme dans la mienne ? Je prends la liberté de vous le rappeler. Apprenez donc que nul ne se dit du petit peuple, ne se plaît à être du petit peuple, ni à y rencontrer ses amis. Et ne serais-je point un peu votre ami ? Qui que vous soyez, le petit peuple, dans votre bouche, c'est le peuple des échelons inférieurs à celui que vous occupez dans l'échelle de la société ; vous, vous n'en êtes pas, et à moins que votre vanité (le bourgeon encore) n'y trouve son compte, l'on ne vous verra point vous faire gloire d'être du petit peuple, en fussiez-vous. Apprenez cela.

A la vérité, si votre bourgeon, froissé par l'insolence d'un grand, s'apprête à le froisser à son tour, il pourra se faire qu'en ce moment vous tiriez gloire d'être du petit peuple, n'en fussiez-vous même pas ; mais ce n'est que pour un instant, et en ce sens seulement que le petit peuple a plus de savoir-vivre, de meilleures manières, un ton bien préférable à celui de ce grand-là, et qu'il le regarde comme infiniment au-dessous de soi.

Si pareillement votre bourgeon veut que vous présidiez un club, que vous soyez l'âme d'une émeute, le chef d'un parti, le rédacteur d'une feuille populaire, encore en ce moment-là vous ne tirerez gloire que d'une chose, à savoir d'être de ce petit peuple, d'être sorti du sein de ce petit peuple, de vouloir mourir au sein de ce petit peuple, et pour lui, si c'est possible ; mais vos gants blancs, votre habit fin, votre linge frais, votre badine à l'occasion, et votre binocle, au besoin, témoignent contre votre assertion. Vous vous dites du petit peuple, et vous vous trouveriez offensé qu'on vous prît au mot.

Comme vous voyez, l'exception confirme la règle.

* * *

Or, c'est un fait que je suis resté petit peuple. Je tâche de n'en tirer ni vanité ni honte, bien que j'éprouve que c'est excessivement difficile.

Je passe à mon autre assertion.

Mon oncle Tom avait de grandes préventions contre la profession d'artiste ; il la trouvait peu digne d'un être pensant, et très impropre à faire vivre un être mangeant, buvant, et surtout se mariant. Ce qui est bizarre, c'est qu'en dédaignant l'artiste il honorait particulièrement l'art, en tant que l'art tombe dans le domaine de l'érudition, qu'il est matière à recherche, à mémoire. Mon oncle avait écrit deux volumes sur la glyptique grecque.

Pour moi, je n'avais que faire de la glyptique grecque ; mais, bien jeune encore, la fraîcheur des bois, le bleu des montagnes, la noblesse de la figure humaine, la grâce des femmes, la blanche barbe des vieillards, m'avaient séduit par de secrets attraits, plus vifs, plus pressants encore quand j'avais rencontré, sur la toile ou sur le papier, l'imitation de ces choses qui me charmaient. Mille gauches essais, épars sur mes cahiers, sur mes livres, témoignaient du plaisir merveilleux que je trouvais dès lors à imiter moi-même, et je me souviens que, durant les longues heures de l'étude, je griffonnais avec délice les images charmantes que présentaient à mon imagination quelques vers de Virgile, souvent mal ou à peine compris. Je fis Didon ; je fis Iarbas ; je fis Vénus elle-même :

Virginis os habitumque, gerens et virginis arma
Spartanæ : vel qualis equos Thereissa fatigat.
Harpalyce, volucremque fuga prævertitur Eurum.
Namque humeris de more habilem suspenderat arcum
Venatrix, dederatque comam diffundere ventis,
Nuda genu, nodoque sinus collecta fluentes.

* * *

Mon oncle Tom avait d'abord souri à mes griffonnages ; mais, plus tard, il avait cessé d'encourager un goût qui me détournait de mes études. Toutefois, lorsque le dimanche soir il me menait promener autour des treilles, il alimentait, sans le savoir, ce goût qu'il voulait combattre. Sous ces feuillages, je retrouvais les jeux charmants de l'ombre et de la lumière, des groupes animés, pittoresques, et cette figure humaine où se peignent sous mille traits la joie, l'ivresse, la paix, les longs soucis, l'enfantine gaieté ou la pudique réserve. Aussi, comme lui, j'aimais ces promenades, mais nous n'y cherchions pas les mêmes plaisirs. Cependant, depuis qu'aux Iarbas et aux Didon avaient succédé peu à peu sur mes cahiers des figures plus vulgaires, mais plus vraies, ces promenades cessèrent.

Alors mon bon oncle, contre son penchant et malgré son grand âge, me mena sur ses pas loin de la ville, dans les campagnes éloignées, quelquefois jusqu'à ces lieux où, sous les roches du mont Salève, l'Arve serpente au travers d'une vallée verdoyante, embrassant de ses flots des îles désertes, et mirant dans son onde le doux éclat du couchant. Du lieu où nous nous reposions, on voyait une vieille barque porter sur l'autre rive quelques rustiques passagers ; ou bien, dans le lointain, une longue file de vaches passaient à gué des îles sur la terre ferme. Le pâtre suivait, monté sur une vieille cavale, avec deux marmots en croupe ; insensiblement les mugissements plus lointains arrivaient à peine à notre oreille, et la longue file se perdait dans les bleuâtres ombres du crépuscule.

Ces spectacles me ravissaient. Je quittais ces lieux le cœur ému, l'âme remplie d'enchantement, pressé déjà d'un secret désir d'imiter, de reproduire quelques traits de ces merveilles. Au retour, j'y employais ma soirée, et, par une illusion charmante et toujours prête à renaître, parant mes plus informes croquis de tout l'éclat des couleurs dont mon imagination était pleine, je tressaillais de la plus innocente mais de la plus vive joie.

* * *

Quoiqu'il écrivît sur la glyptique et qu'il sût par cœur les ouvrages de Phidias et les trois manières de Raphaël, mon bon oncle s'entendait peu aux arts du dessin et de la peinture. Il vantait les beaux temps de la Renaissance, mais son penchant était pour les médaillons de Le Prince et les pastorales de Boucher, dont il avait orné sa bibliothèque.

Toutefois, près du lit, dans un cadre vermoulu, il y avait un tableau que nous affectionnions, mon oncle et moi, plus que tous les autres, mais par des causes bien diverses : lui, parce que cet ouvrage, antérieur au temps de Raphaël, jetait de vives lumières sur la question de la découverte de la peinture à l'huile ; moi, parce qu'il me révélait, avant tout autre, la mystérieuse puissance du beau.

C'était une madone tenant dans ses bras l'enfant Jésus. L'auréole d'or entourait le chaste front de Marie ; ses cheveux tombaient sur ses épaules, et une tunique bleue à longues manches laissait voir dans l'attitude une grâce naïve et le tendre maintien d'une jeune mère. Cette peinture, dénuée de tout artifice de composition et empreinte du fort caractère d'un siècle de foi, de jeunesse et de renaissance, me captivait par un attrait invincible. La jeune madone avait mon admiration, mon amour, ma foi ; et, quand je montais pour voir mon oncle, mon premier et mon dernier regard étaient pour elle.

Et pourtant mon oncle, tout ceci lui paraissant au moins étranger à l'étude du droit, décrocha le tableau et le fit disparaître.

« Jean-Louis aux frontières ». — Constatons le très vif succès de la première, jeudi soir, au Grand Théâtre, de cette nouvelle pièce de M. Chamot ; succès pour l'auteur et les interprètes. On y rit son sôul.

Nouveaux abonnés : Cercle libéral démocratique, Vevey. Alfred Guex, auberge communale, Le Mont. Chs Rossy et E. Vulliemin, à La Chaux sur Cossonay. Café de la Couronne à La Sarraz. Gozel, auberge, et Martin, instituteur, Arnex sur Orbe. D. Morier, Cernier.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE 10 POUDRES Fr. 1.80 TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS